

L'ATHÉISME  
DES  
PAYENS,

OU

SERMON sur les paroles de Saint  
Paul, dans son Epître aux  
Ephésiens, Chap. 2.  
vers. 12.

## L'ATHÉISME

DES

## PAYENS,

Ou SERMON sur ces paroles de  
 Saint Paul, dans son Epitre  
 aux Ephesiens, Chap. 2.  
 vers. 12.

*N'ayans point d'esperance, & étans sans  
 Dieu au monde.*



ES FRERES,

C'Étoit un precepte fort defectueux, que  
 celui de ce Prince, qui ne se piquoit pas  
 moins d'être grand Philosophe que grand  
 Empereur, le fameux Marc Aurele, lors que  
 considerant les trois parties du tems, il di-  
 soit, qu'il faloit donner le passé à l'oubli, le  
 present à la vertu, & l'avenir à la providence.

II

Il avoit raison pour les deux derniers. Il ne pouvoit mieux parler du present & de l'avenir; mais pour le passé, il se trompoit fort, en voulant qu'on l'ensevelît dans l'oubli. Au contraire il faut s'en souvenir avec soin, & en conserver fidelement la memoire; car si le passé a été heureux, il nous portera toujours à la reconnoissance envers Dieu qui nous a favorisez; & s'il a été miserable, il enflammera encore nôtre gratitude, par la consideration de la delivrance qu'il nous en a procurée. Jamais on ne ~~sent~~ mieux le bien present, qu'en se souvenant du mal passé; jamais on ne conoît davantage les graces du ciel, qu'en rapellant les miserables dont il nous a degagez. C'étoit par là que l'Eternel obligeoit les Israélites à garder religieusement les loix, en les faisant continuellement souvenir, qu'il les avoit retirez du pais d'Egypte, & delivrez de la plus cruelle de toutes les servitudes par une infinité de miracles. C'étoit par là qu'il engageoit Abraham à lui demeurer fidele; en lui remettant devant les yeux qu'il l'avoit tiré d'Ur des Chaldéens; c'est-à-dire, qu'il l'avoit arraché d'entre les flammes les plus ardentes de l'idolatrie, qui étoit allumée principalement dans la Chaldée, où l'on adoroit le feu signifié par le mot d'Ur, comme denotant un lieu consacré à cette superstition abominable. C'étoit par là que Daniel & ses compagnons s'affermirent dans la resolution de servir constamment le Dieu de leurs peres, en se souvenans

des

des perils étonnans dont il les avoit fauvez; l'un de la gueule & des griffes des lions, les autres des feux effroyables de la fournaise. C'étoit par là que Saint Paul reconnoissoit & admiroit la bonté de Dieu envers lui, en se ramentevant l'horreur de sa premiere condition dans le Judaïsme. J'étois, dit-il, un <sup>1. Tim.</sup> blasphémateur, un persecuteur, & un opres- <sup>1: 13.</sup> <sup>14, 15.</sup> seur; j'étois le plus grand de tous les pecheurs: mais misericorde m'a été faite. C'est par là même que Saint Paul veut rendre les Ephesiens sensibles à leur salut, & leur faire avouër qu'ils en étoient redevables à la seule grace de Dieu; car il leur represente pour cet effet le miserable état, où ils étoient avant leur vocation à l'Evangile. Ce souvenir leur devoit être la plus claire & la plus forte de toutes les demonstrations, pour les convaincre de la misericorde immense de Dieu envers eux. Ayez souvenance, leur dit-il, que vous qui étiez autrefois Gentils en la chair, étiez en ce tems-là hors de CHRIST, n'ayant rien de commun avec la Republique d'Israël, étant étrangers des Alliances de la promesse, n'ayant point d'esperance, & étant sans Dieu au monde. Voilà comme il veut qu'ils se souviennent du passé, pour comprendre les obligations infinies qu'ils avoient à leur Sauveur, pour les avoir delivrez d'un état si deplorable. Nous vous avons déjà expliqué une partie du malheur, où se trouvoient les Gentils avant que la lumiere celeste de l'Evangile les eût

éclairez. Nous vous avons fait voir, comme ils étoient hors de CHRIST, comme ils n'avoient rien de commun avec la République d'Israël, comme ils étoient étrangers des Alliances de la promesse. Ce fut le sujet de notre action précédente. Il nous reste maintenant à considérer les deux derniers traits du tableau que Saint Paul en fait, en disant, *qu'ils n'avoient point d'esperance, & qu'ils étoient sans Dieu au monde.* Ce sont deux articles fort considérables & d'une grande étendue, c'est pourquoi nous leur avons destiné une méditation à part, & nous prions Dieu qu'il la conduise à cette heure, en sorte qu'elle vous fasse estimer, comme vous devez, le bonheur du Christianisme dont vous jouissez par la grace, pour en témoigner une reconnoissance éternelle à l'auteur de votre salut, & l'en glorifier sur tout par une vie digne de la vocation excellente, dont il vous a honorez.

Quand Saint Paul prononce dans notre Texte, que les Gentils n'avoient point d'esperance, vous jugez bien qu'il ne veut pas parler de l'esperance en general; car les Payens autrefois en leur tems avoient de l'esperance, comme en ont encore aujourd'hui les gens du monde. Ils conoissoient cette passion de l'ame qu'on met pour le premier mouvement de l'appetit irascible, & qu'on definit une affection qui se porte vers le bien absent, en tant qu'il est difficile à acquerir. Ils ont dit mille choses de l'esperance, à la considerer de  
cette

cette maniere, & leurs livres sont pleins des reflexions qu'ils y ont faites, des conditions qu'ils y ont remarquées, des effets qu'ils lui ont attribuez. Et le Prince de leurs Philosophes l'a observé formellement, que l'homme est le seul des animaux qui ait le cœur palpant, parce, dit-il, qu'il est le seul qui soit ému de l'esperance, & de l'attente des choses futures. Ils ont donné quantité d'éloges à cette aimable & heureuse passion. Ils ont dit que quand les vertus bannies par les impietez, de la terre se retirerent dans le ciel, l'Esperance demoura toujours ici bas pour la consolation des hommes. Ils ont dit, que c'est une lumiere plus agreable que celle du jour, puis qu'on se resoudroit plutôt à perdre le jour, qu'à perdre entierement l'esperance; que c'est l'aiguillon des belles ames, & le ressort des grandes actions; que ce fut le partage d'Alexandre, & que quand ce Heros entreprit la conquête du monde, il donna tout ce qu'il avoit à ses officiers & à ses soldats: ne se reservant pour lui, que l'esperance seulement. Que c'est un charme innocent qui adoucit les plus longs travaux, & qui fait couler insensiblement les années. En un mot, que c'est l'amorce generale de l'esprit humain, puis qu'on n'entreprend rien dans la vie, en quelque genre que ce soit, que par les allechemens de l'esperance, & qu'on abandonne tout quand elle vient à manquer.

*Lib. 3.  
c. 6. de  
partibus  
anima-  
linum.*

Voilà comme les Payens ont parlé de l'es-

perance, ce qui fait bien voir qu'elle ne leur étoit pas inconnüe, & qu'ils n'en ignoroient ni la nature, ni les proprietéz & les usages. Il faut donc que l'Apôtre ait ici en vuë une autre esperance, que celle qui étoit commune aux Gentils. Et de fait, Mes Freres, l'esperance qu'il considere en cet endroit est celle du salut, qui comprend deux parties essentielles, l'une qui concerne l'ame & l'autre le corps. L'une est l'esperance de la vie éternelle & bienheureuse, dont l'ame, séparée va jouir après son delogement : l'autre est l'esperance de la resurrection glorieuse, qui doit un jour retablir le corps en un état immortel. C'est là l'esperance que l'Apôtre entend en ce lieu, & dont il dit que les Payens ont été privez. Car pour la vie celeste de l'ame après sa separation, il est constant qu'ils ne la conoissoient point, & que par consequent ils ne pouvoient pas l'esperer. Cependant, direz-vous, ils croyoient l'immortalité de l'ame, leurs Philosophes l'enseignoient, leurs peuples en étoient persuadez; & l'opinion commune qu'ils avoient de l'état des esprits après la mort, des peines & des recompenses qu'ils recevoient, des champs Elisées, où les uns jouissoient de tous les plaisirs imaginables, & des Enfers, où les autres souffroient des tourmens infinis, le temoigne évidemment. Les ceremonies publiques, solennelles & éclatantes des Apotheoses qui mettoient les grands hommes au

rang

rang des Dieux, après leur trepas, ne permettoient pas d'en douter. Comment donc Saint Paul peut-il ici affirmer que les Payens n'avoient point d'esperance, puis qu'ils reconnoissoient une autre vie après celle-ci ; & qu'ils s'y propofoient un bonheur éternel pour les ames vertueuses ? On peut bien dire que leur esperance étoit fausse & mal fondée ; mais qu'ils n'en eussent point du tout, c'est ce qu'il ne semble pas qu'on puisse avancer.

A cette difficulté considerable, Mes Freres, je repons trois choses, qui encherissent l'une par dessus l'autre, & qui font une espee de gradation en cette matiere. La premiere, c'est que s'il y a eu quelques hommes éclairez dans l'antiquité Payenne qui se soient aperçus de l'immortalité de l'ame, il y en a eu d'autres & des plus celebres qui l'ont méconnuë, & qui se sont opposez formellement à cette doctrine. Non seulement leur Epicure : mais leur Zenon même le venerable auteur de la Secte des Stoïciens, & l'un des plus grands saints du Paganisme : mais plusieurs de leurs Sages & de leurs principaux Auteurs ont estimé l'ame mortelle, comme celle des animaux : parce qu'ils se l'imaginoient materielle, comme la leur : les uns la composant de feu, les autres d'eau, les autres d'air, & les autres ne la concevant, que comme un temperament & une harmonie. Quelle assurance auroient pu avoir les Payens



de l'immortalité des esprits, en voyant leurs plus grands Maîtres, leurs plus insignes Docteurs, ceux mêmes qui passoient pour Chefs d'Ordre partagez sur ce sujet. Encore ceux de leur corps qui tenoient parmi les Gentils pour l'immortalité de l'ame étoient si peu resolus, si peu fixes dans leurs sentimens, qu'ils ne savoient à toute heure, où ils en étoient. Et il ne s'en peut de preuve plus considerable que celle de leur grand homme Aristote. Car c'est une chose étonnante de la diversité & de la contrariété qui se trouve dans ses écrits sur ce point. Il semble que ce soient deux hommes : combattant & détruisant en un lieu, ce qu'il a posé dans un autre, jusques-là qu'encore aujourd'hui après les éclaircissemens de tant de siècles, après les livres de tant de Commentateurs, après les recherches & les travaux de tant de Savans anciens & modernes, on dispute encore pour savoir si Aristote a cru ou nié l'immortalité de l'ame. On a composé de gros livres là-dessus. Et les Ecoles sont toujours pleines de furieuses contestations sur cet article. Je vous prie, jugez quelle esperance d'une autre vie pouvoit avoir le peuple, pendant que les Philosophes ne s'accordoient pas sur l'immortalité des Esprits, & ce qui est encore bien plus remarquable : pendant que ceux qui paroissoient l'enseigner ne s'accordoient pas avec eux-mêmes, que croirai-je, disoit un pauvre Gentil, puisque mes Docteurs ne savent ce qu'ils doi-

vent

vent croire ? Comment me determinerai-je entre Zenon , & Platon , qui se disputent : entre Aristote & Epicure qui se querellent ? Et quand je voudrois me ranger du parti de ceux qui pretendent l'ame immortelle , comment le pourrois-je faire , puis que je les voi secouer , se contredire , s'ôter toute créance à eux-mêmes : & que leur discours est comme une eau agitée qui change continuellement de face , & où un flot efface l'autre. Posons néanmoins que les Payens ayant cru que l'ame subsistoit après la mort , il y a une seconde reponse qui fait voir qu'on n'en peut rien conclurre , pour leur attribuër de l'esperance. Car ils croioient ou que l'ame en quittant son domicile alloit se rejoindre aux astres , pour ne faire plus qu'un même ce posé avec ces feux éternels , ou qu'elle aloit se réunir à l'ame universelle du monde , comme les fleuves vont au bout de leur course s'incorporer avec l'Ocean , ou enfin qu'elle passoit en d'autres corps , par cette metempsychose que leur Pythagore avoit debitée , & qui faisoit rouler l'esprit humain par une circulation étrange , changeant autant de fois qu'il mourroit quelqu'un en la terre. Erreur qui avoit gagné presque tout le Paganisme , & qu'on peut dire avoir été une des plus generales du monde ; car elle s'étoit repandue par tout l'Univers. Elle étoit passée chez les Juifs même ; & elle regne encore aujourd'hui parmi les Payens des Indes & de l'Orient. Quel-

le esperance donc de salut & de bonheur auroient eu les miserables Payens, puis qu'ils ne se promettoient rien de bon après cette vie, qu'ils n'attendoient ou qu'une réunion chimerique, qui auroit été une destruction, plutôt qu'une beatification de leur ame, ou qu'un passage imaginaire dans d'autres corps, où elle auroit été exposée aux mêmes travaux, & aux mêmes miseres qu'elle avoit ressenties dans celui qu'elle quittoit ?

Alons néanmoins encore plus loin, & venons jusqu'à une troisième consideration qui est la plus forte, en disant que ceux mêmes des Gentils, qui se figuroient quelque felicité après cette vie, qui se flatoient de l'imagination des champs Elisées, qui même pouvoient se promettre d'y aller vivre là haut dans le ciel avec leurs Dieux, comme sans doute il s'y en rencontroit quelques-uns qui avoient de telles pensées : ceux-là même n'avoient point veritablement d'esperance. Car s'ils avoient quelque sentiment d'une autre vie, ils n'en auroient point néanmoins jusqu'à la creance. Ils ne s'en assuroient pas, ils ne s'en tenoient pas certains. Ils en demeuroient en doute. Toutes leurs pensées sur cela n'étoient que des conjectures, que des soupçons, que des opinions flotantes sans aucune certitude. C'est ce qui paroît par leurs Ecrits, où vous ne trouvez jamais rien de positif, ni d'affirmatif sur l'état de l'ame après la mort. Jamais ils ne s'en expriment que d'une maniere douteuse.

seuse. Jamais ils n'en parlent que par des si, qui laissent la chose indecise. Jamais ils ne passent cette pensée, qui n'est tout au plus qu'une suspension d'esprit. C'est, disent-ils, ou que nous finissons absolument en mourant, & en ce cas nous n'aurons plus rien à souffrir; ou si nous subsistons après la mort, nous jouirons d'une vie excelente avec les Dieux immortels. Chetive alternative, qui laissoit l'homme dans l'incertitude, sans savoir s'il seroit ou ne seroit pas, au sortir de ce monde; s'il tomberoit dans le neant, ou s'il entreroit dans quelque bonheur; s'il periroit comme les bêtes, ou s'il iroit vivre avec les Dieux. Cependant c'étoit là tout ce que la sagesse Payenne inspiroit à ses disciples. Et quand on a bien lu les consolations que Seneque écrivoit à ces deux illustres Dames Romaines Helvia & Marcia, où l'on peut dire que l'esprit Payen a fait ses derniers efforts contre la mort, on trouve que tout aboutit à cette miserable raison, ou que l'on n'est rien après le dernier moment, ou que l'on est heureux. Cruelle consolation, qui laisse l'esprit dans le plus affligeant de tous les doutes. C'est encore ce qui paroît par l'exemple des personnes dont la mort est venue à nôtre conoissance: & des personnes même les plus distinguées dans le Paganisme. Car on les a vu mourir dans l'incertitude. Voulez-vous de grands Seigneurs? vous avez l'Empereur Adrien qui vous le te-

moigne. Car sentant approcher le moment fatal qui devoit terminer sa vie, il disoit à son ame dans un trouble inimaginable; Mon ame, ma compagne, chere hôtesse de mon corps, où iras-tu maintenant pâle, affreuse, & toute nue. Est-ce là de l'esperance? Mais plutôt n'est-ce pas le langage d'un homme sans espoir, & qui ne sçait ce qu'il va devenir. Vous direz, peut-être, que les grands Seigneurs ne sont pas toujours les plus sages, les plus habiles & les mieux instruits. Hé bien voulez-vous donc des Sages, & des Sages de la premiere marque entre les Gentils? Regardez moi Socrate, & dire Socrate, c'est dire la sagesse même parmi les Payens, parce qu'un oracle l'avoit déclaré le plus sage de tous les hommes: & qu'on dit avoir porté la vertu jusqu'ou elle pouvoit aler dans l'état de la nature. Voici ses dernieres paroles, où il avoit eu loisir de penser dans sa prison, S'il y a, dit-il, une autre vie après celle-ci, je serai là avec un Orphée, un Musée, un Palamede, un Hector, & tous les autres Heros qui se sont fait admirer entre les mortels. S'il y a, dit ce Sage des Sages, c'est là tout l'effet de ses lumieres, & le fruit de ses études. Il n'en fait pas davantage, il n'en peut rien dire de plus certain. Par là jugez des autres, qui étoient beaucoup au dessous de sa portée. Enfin voulez-vous le Prince même des Philosophes, celui qu'on a nommé le genie de la nature, le grand & le savant Aristote, celui

lui que plusieurs considerent comme le protecteur & le défenseur de l'immortalité de l'ame humaine, vous le verrez tout aussi chancelant & aussi irresolu que les autres, si le discours qu'on lui fait tenir en mourant est véritable : car on lui impute d'avoir dit en cet état, j'ai vécu en doute, je meurs en incertitude, *Être des êtres aye pitié de moi.* Toujours est-il constant que dans le premier livre de ses *Morales* il se moque de Solon, pour avoir dit que l'homme n'est heureux qu'après la mort; parce qu'alors, dit-il, il n'y a plus de bien ni de félicité à se promettre. Cela fait voir clair comme le jour, que tout ce que les Payens ont dit de l'autre vie, tout ce qu'ils ont fait qui semble s'y rapporter, tout ce qu'ils ont pratiqué dans leur Religion & dans leur conduite qui paroît y tendre, n'en établissoit point néanmoins de vraie esperance dans leur cœur. Ils en soupçonnoient, ils en entrevoient bien quelque chose, & ces soupçons, cette vuë foible, obscure & tenebreuse, les faisoit souvent parler, écrire & agir, comme ayant quelque connoissance de la vérité. Mais le peu d'assurance qu'ils en avoient, les rejettoit aussitôt dans le doute, & les faisoit retomber dans l'incertitude; à-peu-près comme ceux qui durant la nuit croient voir quelque chose à la faveur de la sombre lueur des étoiles. Ils ne savent eux-mêmes s'ils se trompent ou non. Ils voyent & ne voyent plus presque en même tems. L'objet leur

pa-

paroît & leur disparoît en un moment. Quelquefois ils s'avancent dans la pensée qu'il y a quelque chose dans l'endroit, où ils regardent : & puis après ils s'arrêtent, comme n'y apercevans plus rien, & se confondans ainsi eux mêmes dans leurs regards & dans leurs imaginations, ils ne peuvent plus que juger, & ne remportent que de l'incertitude, & souvent du trouble de tous leurs efforts. C'est ainsi justement qu'étoient faits les Gentils à l'égard de l'autre vie. Ils en conjecturoient quelque chose, ils en discouroient, ils se remuoient, comme en ayant quelque idée : mais les tenebres dont ils étoient environnez empêchoient leur vuë, brouilloient en même tems leurs esprits, & les replongeoient dans l'inquietude. Il est donc vrai qu'ils n'avoient pas d'esperance. Car, Mes Freres, l'esperance n'est pas une attente telle quelle ; une attente legere, douteuse, tremblante & mal assurée : mais une attente solide, ferme & constante. D'où vient que l'Ecriture la compare aux ancres qui assurent les vaisseaux, & les affermissent contre toute l'inconstance des flots, & la violence des tempêtes. Les Gentils donc n'ayans point d'attente de cette nature, il est évident qu'ils n'avoient point d'esperance.

*Heb. 6:*  
19.

Mais d'où venoit, dites-vous, l'incertitude de leur esprit sur un point si necessaire, d'où depend tout le bonheur ? C'est, Mes Freres, qu'ils n'avoient que la nature pour  
gui-

guide & pour maître : & que la revelation leur manquoit. Car il est bien vrai que la nature nous donne quelque sentiment de l'immortalité de nos ames. Elle nous en parle interieurement. Elle ne nous permet pas de l'ignorer ; & les fonctions même de nos esprits, les raisonnemens qu'ils font, les sciences qu'ils acquierent ; les reflexions qu'ils produisent , les abstractions où ils s'élevent , les notions qu'ils forment des choses invisibles & des natures universelles, le mouvement perpetuel qu'ils ont vers l'éternité, leur donnent lieu de conclurre, qu'ils sont immateriels, & par consequent immortels ; d'un ordre élevé au dessus de la condition des corps, & de la puissance du tems. Mais après tout ces leçons de la nature ont besoin de l'aide de la revelation, pour avoir toute leur force & leur efficace. C'est proprement cette revelation celeste & divine qui nous assure d'une autre vie. C'est elle qui nous en donne l'esperance & la certitude, par les promesses authentiques qu'elle en contient. C'est elle qui nous ouvre les cieux, pour nous y montrer les choses inenarrables que l'œil n'a point vuës, que l'oreille n'a point ouïes, qui ne sont point montées dans le cœur de l'homme : mais que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment. C'est elle qui change là-dessus les conjectures en savoir : les soupçons & les doutes en assurance. C'est elle qui nous met ces paroles si hardies & si decisives à la bouche,



2 Cor.  
5: 1.

Gen. 49:  
18.

Luc. 2:  
29.

che, Nous savons, nous savons que si notre habitation de cette loge terrestre est détruite, nous avons un édifice de par Dieu, une maison éternelle dans les cieus, qui n'est point faite de main. C'est elle qui au milieu de la mort nous présente la vraie vie, & qui nous fait dire sans hesiter, comme Jacob, O Dieu, j'ai attendu ton salut, & comme Simeon, Seigneur, tu laisses maintenant aler ton serviteur en paix: tu le laisses aler, comme un prisonnier, qui étoit ci-devant dans les liens: mais que tu vas mettre dans la glorieuse liberté de tes Enfans. Les Payens donc n'étans que dans l'école de la nature n'avoient aussi que les sentimens de la nature, qui sont douteux, & non pas les assurances de la revelation qui est infallible. Car l'opinion est de la nature, & la certitude de la revelation. Et il me semble qu'une ame dans la nature étoit proprement comme ces enfans de Rois qui ayans été derobez, ou exposez dès le berceau, sont nourris dans un pais étranger parmi des paisans & des bergers. Quand ils viennent à croître la nature leur donne bien quelquefois des sentimens de ce qu'ils sont: le sang qui les a formez parle en eux, & leur inspire des inclinations plus nobles & plus relevées que ne porte leur état present. Il leur semble que leur cœur ne s'accorde point avec leur fortune, & qu'ils ne sont point nez pour l'étable ni pour la charuë. Cependant comme on leur tient leur naissance fort cachée, ils ne s'assurent de rien:

rien, & ils sont ainsi toujours dans le doute, jusqu'à ce qu'on vienne leur expliquer le mystere & leur decouvrir leur extraction. C'est le vrai portrait d'une ame Payenne, quand elle venoit à se considerer elle-même. Elle sentoit en soi quelque chose de grand qui ne tenoit point de la terre. Elle y trouvoit des mouvemens admirables, des inclinations celestes, des pensées divines qui tendoient à l'immortalité. Et de là ces faillies d'esprit, ces emportemens de coeur, & ces elevations de raisonnement qu'on remarque dans les Gentils sur le sujet de la vie future. Mais comme l'ame alors ne conoissoit point sa vraie origine, aussi ne pouvoit elle s'assurer de sa destinee; tout ce qu'elle pouvoit faire étoit de douter seulement, & elle en seroit toujours demeurée dans cette incertitude, si la revelation ne fût venuë lui declarer son extraction, & lui aprendre qu'étant la fille du Pere des esprits elle devoit vivre éternellement, comme lui. Miserables donc les Payens de n'avoir point eu cette esperance de la vie éternelle & bienheureuse. Car il s'ensuit de là qu'ils ne pouvoient ni vivre ni mourir que d'une façon pitoyable. Leur vie ne pouvoit être qu'une vie de bêtes, puis qu'ils s'attachoient uniquement aux biens presens, passagers & perissables, sans se promettre les éternels, qui leur étoient ou inconnus, ou tout au moins incertains. Toutes leurs esperances étoient bornées ici bas. Ils ne se promettoient rien au delà de cette vie  
tem-

1 Cor.  
15: 32.

temporelle ; si bien que leur bonheur ne pouvoit être que comme celui des animaux , qui s'évanouit avec leur soufle. Et c'est pour-quoi l'Apôtre nous les représente difans, Mangeons & buvons ; car demain nous mourrons : comme n'attendants aucun bien après la mort. Mais sur tout quel devoit être leur malheur quand il leur falloit mourir ? Car n'ayans point d'esperance , ni de certitude de l'avenir , de quel oeil pouvoient-ils envisager la mort ? Comment s'y résoudre , comment recevoir cette dernière & inevitable ennemie , pour laquelle nous avons naturellement tant d'aversion , & dont la seule image nous cause des troubles incroyables ? Quelles tranfes : quelles agitations : quel defespoir ne sentoit point un pauvre Payen à l'agonie ? & comment le consoler en cet état : que lui alleguer pour calmer l'angoisse de son esprit ? Lui dire qu'il y avoit peut-être une autre vie ? Mais un ame violemment affligée ne s'apaise pas par des peut-être. Et l'incertitude au contraire est le plus cruel de tous les tourmens. Lui représenter qu'il ne seroit plus dès que le dernier soupir seroit passé ? Mais la privation de l'être est une chose , dont la pensée est insupportable à l'homme , parce que non seulement il se voit depouillé par là de tous ses biens , de tous ses honneurs , de tous ses plaisirs , de tous ses avantages , de toutes les douceurs imaginables : mais que de plus il se voit plongé dans le neant , qui est un

abi.

abîme affreux, un abîme sans fond et sans fin, où la nature ne peut songer sans une horreur épouvantable. C'est donc decrire en un mot la misère des Payens, de dire qu'ils étoient sans espérance de ce côté-là.

L'autre partie de cette espérance qu'entend l'Apôtre, c'est la résurrection du corps : partie si considérable, que l'Écriture la désigne par le mot même d'espérance, comme si elle en étoit le tout. Car quand Saint Paul disoit, C'est pour l'espérance d'Israël que je suis envi- *Act. 28:*  
ronné de cette chaîne; par cette espérance il <sup>20.</sup>  
entendoit la résurrection des morts qu'il avoit soutenuë hautement contre les Saducéens en Jerusalem, selon la déclaration publique qu'il en fit en pleine assemblée, lors qu'il s'écria, Je suis tiré en cause pour l'espérance & resur- *Act. 23:*  
rection des morts. Et quand il lui falut parler <sup>6.</sup>  
devant le Roi Agrippa, il disoit, J'ai cette *Act. 26:*  
espérance en Dieu, que la résurrection des <sup>6,7.</sup>  
morts arrivera. Et David dès son tems joi-  
gnoit l'espérance à la résurrection dans ce beau  
passage du Pseaume 16. Ma chair reposera en  
espérance; car tu n'abandonneras point mon  
ame au sepulchre, & ne permettras point que  
ton Saint sente corruption. C'étoit là une es-  
perance que les Gentils n'avoient en nulle fa-  
çon du monde. Car encore pour l'immorta-  
lité de l'ame ils en avoient quelque soupçon,  
parce que la nature n'est pas absolument muet-  
te sur ce sujet; mais pour la résurrection du  
corps ils n'en avoient nulle idée, parce que la

nature n'en suggere rien, & que la conoissance  
 en depend absolument de la revelation d'en-  
 haut, dont les Gentils étoient depourvus.  
 Ce n'est pas qu'il ne se trouve dans leurs Au-  
 teurs quelques passages, en petit nombre, qui  
 en parlent. Mais ce n'étoit pas tant un effet  
 de leurs sentimens, que du commerce qu'ils  
 avoient eu avec les Hebreux, ou de la lecture  
 qu'ils avoient prise de leurs livres, dont ils pou-  
 voient rapporter quelques traits sans les croire,  
 sans les entendre souvent, & sans que la per-  
 suasion en fût passée dans l'esprit des autres;  
 car tous les Payens faisoient profession de re-  
 jeter la doctrine de la resurrection des morts.  
 Et quand Saint Paul la voulut proposer dans  
 l'Arcopage d'Athenes, c'est-à-dire, dans la  
 plus savante Compagnie du monde, où tous  
 les Juges étoient autant de Philosophes & d'O-  
 rateurs excellens, on en fit une raillerie, &  
 l'assemblée s'en moqua tout ouvertement.  
 Quelle esperance, par ce moyen, restoit-il  
 aux Payens? Ils n'en avoient ni pour l'ame  
 dont l'immortalité leur étoit suspecte & dou-  
 teuse, ni pour leur corps dont la resurrection  
 leur étoit incroyable. C'étoient donc de pau-  
 vres desesperez, dont la condition ne pou-  
 voit manquer d'être infiniment deplorable.  
 Car au lieu que les Fideles sont heureux dans  
 leurs maux mêmes, parce qu'au milieu de  
 leurs calamitez & de leurs peines, ils sont  
 joyeux en esperance, comme parle St. Paul;  
 les Payens au contraire étoient miserables dans  
 leurs

*Rom. 12:*  
 12.

leurs plus grans biens , parce qu'étans sans esperance , ils étoient necessairement sans consolation & sans joye. Leurs plaisirs étoient des douceurs mêlées de mille amertumes , qui en corrompoient le goût , & leur faisoient trouver du fiel par tout. Mais ne vous étonnez pas s'ils n'avoient point d'esperance , il n'en pouvoit pas être autrement , puis qu'ils n'avoient point de Dieu , qui est la source & le fondement de l'esperance. Car voici nôtre Saint Auteur , qui dit dans la dernière partie de nôtre Texte , qu'ils étoient *sans Dieu au monde* , & c'est ce qu'il faut examiner maintenant.

Le mot employé dans l'original c'est celui d'Athées , parce que ce terme signifie proprement ceux qui sont sans Dieu. Ce n'est pas que les Payens fussent des Athées , à prendre cette parole dans le sens qu'on lui donne ordinairement. Pour éclaircir cela , je distinguerai quatre sorte d'Athées fort differens , en donnant à chacun un nom particulier pour vous les faire mieux concevoir. J'appellerai donc les premiers les Athées de l'existence de Dieu ; les seconds , les Athées de sa providence ; les troisièmes , les Athées de sa nature ; & les quatrièmes , les Athées de son service. Les premiers sont ceux qui nient formellement l'existence d'un Dieu , & qui n'en reconnoissent point du tout dans le monde. Les Payens n'étoient pas de cette première classe ; ils en étoient bien éloignés eux qui étoient :

passiez dans une extremité toute contraire, & qui pour un Dieu en adoroient des milliers; eux qui avoient des temples si superbes, & des ceremonies si sacrées, & qui presentoient à toute heure, non seulement des sacrifices, mais des hecatombes même, c'est-à-dire, des centaines de victimes tout-d'un coup pour leurs apotheoses, par un excés de dévotion envers leurs Dieux. Je ne sai même s'il a jamais été de ces sortes d'Athées, c'est-à-dire, des personnes persuadées qu'il n'y a point de Dieu, & je ne pense pas qu'il soit possible qu'il y en ait jamais dans le monde; car la Divinité est si claire, & si éclatante dans la nature, qu'il est impossible de l'y méconnoître. Elle est de plus si fortement, & si profondément gravée dans nos cœurs, qu'il est impossible de ne l'y pas sentir, elle y parle d'une voix que nous ne saurions étouffer; elle y brille d'une lumiere que nous ne saurions éteindre; elle y tonne avec plus de force qu'elle ne fait dans les nuës. Dieu est en nous par des impressions naturelles que le tems ne peut effacer, que l'impieré ne sauroit détruire, que tous les efforts de l'esprit humain sont incapables de vaincre; tellement que l'homme ne sauroit s'empêcher de croire un Dieu; il le croit malgré lui. Il le croit même quand il le blasphème, & qu'il l'outrage; & une certaine puissance secreta & insurmontable, qui naît avec lui, le contraint d'adorer dans le fond de son cœur celui qu'il meconnoît par les paroles de

de la bouche, & par les actions de ses mains. Je sai bien que David dès son tems remarquait, qu'il y avoit des personnes assez profanes & assez folles, pour dire en leur cœur qu'il n'y avoit point de Dieu. Mais il y a bien de la différence entre dire & penser; ils le disoient en leur cœur, mais ils ne le pensoient pas: & ne me repartez point que dire en son cœur, c'est penser; & que la parole intérieure n'est autre chose que la pensée; car je vous repliquerais, qu'on peut bien dire dans son cœur ce qu'on ne pense pas effectivement. On roule souvent en soi-même, on rêve, on tâche de s'imaginer des choses, dont on ne demeure pas persuadé, parce qu'on n'en a pas de raisons certaines, convaincantes & démonstratives. C'est là proprement ce que font ces fous malins & impies dont parle David. Ils disent en leur cœur, qu'il n'y a point de Dieu. Mais ils le disent seulement, ils s'en entretiennent extravagamment en eux-mêmes; & avec leurs pareils ils voudroient bien se le persuader, & ils font tout ce qu'ils peuvent pour se le faire croire; mais ils ne sauroient en venir à bout. Ils ne parviennent pas jusqu'à le penser tout de bon. Pourquoi? Parce qu'il faudroit pour cela, qu'il y eût quelque démonstration évidente, pour prouver l'impossibilité d'un Dieu, & c'est ce qui n'est point, & ce qui ne peut être. Il y a mille raisons pour prouver qu'il y a un Dieu; mais il n'y en a pas une pour prouver qu'il n'y en peut avoir, &



que son Être souverain, & independant, tire après soi une contradiction necessaire. C'est pourquoi jamais homme qui voudra raisonner, ne se convaincra d'Atheisme. Il se trouvera bien des fous, comme parle le Prophete, des têtes creuses & écervelées, des emportez, qui dans la debauché, dans la licence, dans l'égarement de leur esprit, & dans l'aveugle dereglement de leurs passions, feront les impiés, parleront mal de la Divinité, la méconnoîtront même, & se moqueront de ceux qui la croient. Mais ils ont beau faire, ils ne se persuaderont pas ce qu'ils disent, parce que la raison & la nature s'y opposeront toujours. Qu'ils aillent, qu'ils courent, qu'ils tempêtent, qu'ils blasphement, qu'ils se plongent démesurement dans le vice, qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront; le sentiment d'un Dieu leur demeurera toujours fiché dans l'esprit. C'est un trait immortel qu'ils n'arracheront jamais de leur ame. Et la premiere occasion un peu forte & pressante le leur fera bien connoître, puis que s'ils viennent jamais à se trouver dans l'horreur d'un naufrage, ou dans la surprise épouvantable d'un embrasement, ou sous la chute inopinée d'une maison qui fait un fracas terrible en tombant, ou parmi les carreaux d'un tonnerre qui creve de toutes parts, ou dans l'assaut d'une maladie violente qui les prend à la gorge pour les traîner au sépulchre, ils ne manqueront pas de lever les mains, ou les yeux au ciel, ou de lâcher quelque priere, qui

qui leur fera voir que Dieu étoit dans leur cœur plus qu'ils ne pensoient. Aussi l'antiquité Payenne n'a jamais parlé que de trois Athées, qui fissent profession de ne reconôître point de Dieu. Ce qui temoigne que ces gens sont de la nature des monstres dont on voit fort peu; parce qu'il arrive rarement que les choses sortent des regles de la nature. Encore y a-t-il tout sujet de croire que ces trois prétendus Athées, ce Protagore, ce Diagore, & ce Theodore, si decriez autrefois, n'étoient pas ce qu'on disoit; & qu'ils ne furent accusez d'Atheïsme, que parce qu'ils se moquoient des Dieux de leur tems & de leur pais, qui en effet étoient dignes de la risée des honnêtes gens; de même que Socrate fut oondamné à la mort, pour avoir tourné en ridicule ces Divinitez prétenduës d'Athenes.

La seconde espèce d'Athées est de ceux qui reconoissant l'existence d'un Dieu, nient sa providence, & veulent qu'il se tienne là haut dans un éternel repos, sans se mêler du gouvernement du monde, & laissant toutes choses à la conduite de la nature, qui les fait aller leur train, ou à l'esprit des hommes qui disposent de leurs affaires, selon leurs lumieres & selon leurs soins. C'est là un véritable Atheïsme; car un Dieu sans providence n'est pas un Dieu, mais une idole vaine & immobile, qui n'agit point & ne sert de rien. C'est pourquoy l'on a eu raison de dire, que quand Epicure faisoit un Dieu, & nioit la providence,

il avoit bien Dieu dans la bouche; mais qu'il l'avoit banni de son cœur, & qu'il avouoit de parole ce qu'il meconnoissoit en effet. On ne peut pas encore imputer ce second Atheïsme aux Payens en general; car hors les Epicuriens, les autres étoient persuadez de la providence. Ils en ont parlé, ils en ont écrit, & on en voit un parfaitement beau Traitté dans Senèque, où quand il auroit eu tout le commerce qu'on lui a voulu attribuer avec Saint Paul, il ne se seroit pas mieux exprimé en beaucoup de choses. Ils ont même reconu expressément, que ce que quelques-uns apelloient nature, n'étoit autre chose que Dieu lui-même, qu'un Ancien nomme parfaitement bien la *nature des natures*, parce que c'est un Être universel, infus dans toutes les parties du monde, pour les gouverner, les vivifier, & les conduire. Il faut pourtant avouer qu'on ne peut pas excuser ici entierement les Gentils, parce qu'ils donnoient trop à la Fortune. Ils en avoient une opinion generalement reçue & établie parmi eux; ils la revereient comme une Déesse, ils lui bâtissoient des temples, lui faisoient des sacrifices, & lui adressoient des prieres, se chargeant par là d'une maniere d'Atheïsme qui changeoit la Divinité, c'est-à-dire, une cause souverainement judicieuse & clairvoyante, qui regle tout avec une admirable intelligence, en une chimere aveugle, fantasque, & capricieuse, qui n'agit qu'au hazard, & à l'aventure. C'étoit sans doute

fu-

Oris  
Phisios.  
Synesius  
Lam. 1.

frucusement outrager la providence, à qui appartient la conduite de toutes choses universellement, petites & grandes, hautes, moyennes, & basses, terrestres, celestes, & élémentaires, nécessaires, & contingentes même, qui ne tombent pas moins sous sa direction que les autres. Cependant parce qu'en adorant la Fortune, les Gentils ne détruisoient pistout-à-fait la providence, on peut encore user ici de quelque support envers eux.

Il faut donc en venir à la troisième espèce d'Atheisme, que nous avons dit être celle de la nature de Dieu, par laquelle on détruit la nature divine, on la corrompt, on la renverse par des idées contraires à la vérité de son être, incompatibles avec la pureté de son essence, indignes de sa gloire, & irreconciliables avec ses vertus. Et c'étoit proprement de cette manière que les Payens étoient des Athées; car ils desfiguroient si étrangement la nature du vrai Dieu, ils le concevoient sous des formes si absurdes, si bizarres, si impertinentes, qu'on peut dire qu'ils étoient véritablement à cet égard sans Dieu au monde. Dieu est unique beaucoup plus que le soleil; car encore pourroit-il y avoir plusieurs soleils, s'il plaisoit au Createur d'en produire d'autres que celui qui donne le jour. Mais il est absolument impossible & contradictoire qu'il y ait plusieurs Dieux. Cependant les Payens s'en forgeoient une multitude étonnante, & leurs propres Auteurs en ont compté jusqu'à trente

mille. C'étoit les rendre plus nombreux que les étoiles du ciel, puis que les Astronomes n'en remarquent de visibles & de distinctes que mille vingt-deux dans le firmament. Multiplier ainsi les Dieux, c'étoit les détruire ; car avoir plusieurs Dieux, & n'en avoir point du tout, c'est une même chose. Dieu est un **Être** tout spirituel, & les Payens le faisoient corporel & matériel comme nous ; & l'on voit avec pitié le plus bel esprit du Paganisme, je veux dire Ciceron, dans ses livres de la nature des Dieux, s'étendre à prouver que la vraie forme de la Divinité doit être une forme humaine, parce que c'est la plus excellente de toutes. Par là ils commettoient l'Atheisme que leur reproche Saint Paul, d'avoir changé la gloire de Dieu, qui est incorruptible en la ressemblance & l'image de l'homme corruptible, à quoi il ajoute & des oiseaux & des bêtes à quatre piez, & des reptiles ; parce que les Payens, non contents d'habiller Dieu en homme, lui attribuoient encore les formes les plus viles, les plus abjectes, les plus grossières, en adorant, & les rats, & les serpens, & en sacrifiant même aux plantes & aux oignons, comme les Egyptiens qui par là donnoient lieu aux autres de se moquer de leurs superstitions prodigieuses, & de s'écrier en les railant, O gens trop heureux à qui les Dieux croissent dans leurs jardins ! Dieu est tout-puissant, & les Gentils le croyoient sujet à des foiblesses qui mettoient à bout toute sa

puis-

*Rom. 1 :*  
23.

puissance, & qui le faisoient pleurer de chagrin, de ne pouvoir accomplir ses volontez; comme quand ils nous représentent leur grand Dieu Jupiter versant des larmes, dans l'affliction où il étoit de ne pouvoir redonner la vie à son cher Sarpedon. Dieu est infini & présent par tout, & les Payens le croyoient renfermé dans de certains lieux, d'où il alloit & venoit pour l'exécution de ses desseins. Et c'est pourquoy les Sacrificateurs de Baal crioient si haut dans leurs prieres, parce qu'ils s'imaginoient leur Dieu éloigné ou absent, & que c'est ce qui l'empêchoit de les entendre. Dieu est souverainement saint, la sainteté même; & les Payens le concevoient capable des plus grans crimes; puis que leur Theologie leur parloit des parricides de leur Saturne qui avoit mangé ses propres enfans, des adulteres & des incestes de leur Jupiter, des impudicitez de leur Venus, des larcins & des friponneries de leur Mercure, & qu'il n'y avoit point de crimes dont on ne trouvât l'exemple dans quelque une de ces Divinitez pretendues, que l'enfer avoit logées dans le ciel exprés pour autoriser, & pour enhardir les abominations de la terre. C'étoit là un horrible Atheïsme, puis qu'en la place du vrai Dieu il mettoit des idoles execrables; & il est certain, que l'on peut fort bien dire que les Gentils étoient sans Dieu, puis que ce qu'ils adoroient n'étoit pas Dieu; mais c'étoient ou des hommes morts, ou des bêtes, ou des arbres, ou des fontaines, ou des rochers,

*1. Rois*  
*18:28.*

chers, ou des astres, ou des Demons dont ils étoient abusez.

*Tit. 1:  
16.*

Enfin reste le quatrième Atheisme, qui est celui du service de Dieu, quand on le sert par des cultes odieux & detestables; ou bien quand on ne le sert point, qu'au contraire on l'outrage par une vie criminelle & vicieuse. C'est celui dont parle Saint Paul dans son Epître à Tite, quand il dit des mechans, qu'ils font profession de conoître Dieu; mais qu'ils le nient, ou le renient par leurs œuvres, vu qu'ils sont abominables, & rebelles, & reprouvez à toute bonne œuvre. C'est là l'Atheisme des garnemens & des debauchez, car effectivement ils vivent comme s'il n'y avoit point de Dieu, sans crainte de sa justice, sans reconnoissance de sa bonté, sans respect pour son nom, sans obeissance à ses loix. Et quand ils auroient abatu Dieu de dessus son trône, pour l'écraser sous leurs piez, & l'aneantir à jamais; ils ne se donneroient pas plus de licence & de hardiesse. Ce sont donc des Athées d'œuvre & d'action. Ils confessent Dieu de leurs levres & de leurs langues; mais ils le renient par leurs mœurs. Ils parlent comme croyant un Dieu; mais ils agissent comme n'en croyant point, en quoi ils se rendent beaucoup plus coupables. Car encote ceux qui ne reconnoissent point de Dieu, ne pretendent point l'offenser, puis qu'on ne sauroit outrager ce qui n'est pas; au lieu que ceux-ci reconnoissant une Divinité, la meprisent,

sent, la deshonorent, l'insultent par leurs pechez. C'est être criminels au double. Les Payens étoient encore Athées de cette dernière sorte; car d'un côté leur culte étoit execrable, puis qu'ils servoient Dieu par des sacrifices profanes, par des victimes de bêtes immondes, par des immolations, même barbares & monstrueuses d'hommes, de vierges & d'enfans, par des ceremonies diaboliques, par des solennitez effroyables, qui choquoient souvent la pudcur & l'honnêteté, & qui exposoient à la lumiere des horreurs qui auroient dû être cachées dans les plus noires tenebres. D'ailleurs leur morale n'étoit pas moins corrompue, ni moins depravée; car elle permettoit les vices les plus infames, elle les autorisoit, elle en prenoit hautement le parti, d'où vient que leurs plus grans Sages d'alors étoient des gens à qui l'on feroit le procès aujourd'hui, & que l'on condamneroit au feu en bonne justice. Il ne faut que voir le portrait qu'en fait Saint Paul au chap. 1. de son Epître aux Romains, où il les depeint de toutes leurs couleurs. Dieu, dit-il, les a livrez à un esprit depourvu de tout jugement, pour commettre des choses qui ne sont nullement convenables, étant remplis de toute injustice, pallardise, mechanceté, orgueilleux, vanteurs, inventeurs de maux, sans entendement, sans misericorde, sans affection naturelle. Voilà comme les Gentils étoient Athées, sans Dieu, dit nôtre Saint Paul: oui certes sans

Rom. 17

28, 29.

30.



sans Dieu des deux côtez également ; sans Dieu de leur côté, parce qu'ils avoient abandonné l'Éternel, & l'avoient meconu dans l'aveuglement de leurs erreurs, & dans l'impicté de leurs vices. Sans Dieu aussi du côté de Dieu, parce que l'Éternel de sa part les avoit abandonnez de même, & les avoit meconus en les privant de sa communion, pour les rejeter de son Alliance. C'est ce que remarque l'Apôtre, que parce qu'ils avoient adoré & servi la creature, en delaisant le Createur qui est benit éternellement, Dieu aussi par une juste retribution les avoit livrez à leurs affections infames : & ailleurs, qu'il avoit laissé toutes les nations cheminer dans leurs voyes d'ignorance & de perdition. Toutes les nations, dit ce Saint Apôtre, toutes à la reserve d'Israël, qui n'étoit qu'un petit peuple, & une poignée de gens, au milieu de ce grand globe de la terre. Et c'est ce qu'entend ici nôtre Saint Auteur, en disant, que les Gentils étoient sans Dieu au monde, c'est-à-dire, par tout le monde, dans tout l'Univers, à l'Orient ; à l'Occident, au Septentrion, & au Midi, n'y ayant point de peuple alors sous le ciel, qui ne fût dans l'ignorance, & dans l'abandonnement du vrai Dieu. C'est ce qui étonne, Mes Freres, c'est ce qui surprend & donne lieu à plusieurs questions.

Car on demande ici pourquoi Dieu a voulu laisser perir tant de nations, durant un si grand nombre de siecles ; pourquoi maudire  
 tous

*16. vers.*  
 25, 26.

*Act. 14.*  
 16.

tous les peuples de la terre., & leur ôter l'espérance du salut? Comment accorder ce procédé avec sa bonté immense, & sa miséricorde qui ne veut point qu'aucun perisse : mais que tous viennent à la repentance? Mes Freres, c'est là, c'est là le grand abîme où St. Paul se perd, & où toutes les pensées sont trop courtes pour en atteindre le fond, puis qu'effectivement il n'y a point de fond dans cet inconcevable mystere. C'est pourquoi ce grand homme s'y écrie tout confus, mais saintement confus dans un étonnement religieux; O profondeur des richesses de la sapience & de la conoissance de Dieu; que ses jugemens sont incomprehensibles, & ses voyes impossibles à trouver! Qui est-ce qui a connu la pensée du Seigneur; ou qui est ce qui a été son conseiller? Car c'est proprement sur cette rejection generale des peuples autrefois, des Gentils par toute la terre, depuis des Juifs à leur tour & en leur tems; Dieu les ayant tous successivement privez de sa grace, & pour user de ses propres termes, *les ayant* Rom. 11: *sous enclos sous rebellion*, c'est, dis-je, sur ce 11:33 *sujet qu'il fait paroître tant d'admiration, & qu'il adore les jugemens de Dieu dans un si profond silence.* Imitons, Mes Freres, la sage retenue de ce Saint Apôtre, admirons & adorons ce que nous ne pouvons comprendre. N'entreprenons pas de sonder ce qui passe la portée de nôtre esprit; preferons là-dessus l'humilité respectueuse de l'ignorance, à la

cu-

curiosité temeraire du savoir. Ne soyons pas si presomptueux & si vains, que de vouloir mesurer les Decrets de Dieu à l'aune de nôtre foible raison humaine, puisque la distance est si prodigieuse entre ces deux choses: que les voyes de Dieu ne sont point nos voyes, & que ses pensées sont plus éloignées de nos pensées que les cieus ne sont élevez par dessus la terre. Qu'il nous fuffise que Dieu ait voulu une chose, pour nous la faire trouver juste & raisonnable; puis que sa volonté est la source de toute sagesse. *Il est ainsi, Pere, parce que tel a été ton bonplaisir.* Voilà la maxime de la Sapience même sur la dispensation de la conoissance de Dieu, qui est refusée aux grands & accordée aux petits. Il ne dit pas, il est ainsi, parce que la raison le veut, que le bon sens l'approuve, parce que la Philosophie, & les lumieres naturelles s'y accordent: non; mais, il est ainsi parce que tel a été ton bonplaisir. Tenons nous en donc à ce bonplaisir du Pere éternel, faisons en nôtre principe, nôtre conclusion, nôtre tout, & que toute autre raison cede à celle-là, qui en effet est la vraie, la meilleure & la suprême raison de toutes choses. Disons avec l'Auteur du Livre de la Sapience, qui en cela se montre vraiment digne du nom de Sage, *Qui te demandera qu'as-tu fait, ou qui est-ce qui contredira à ton jugement, qui est-ce qui te tirera en cause pour avoir laissé perir les nations que tu avois faites?* Cependant  
sans

*Matth.*  
11: 29.

*Chap.*  
12: 12.

sans fortir du respect, & sans passer les bornes de la sobriété Chrétienne, on peut ajouter quelque chose à cette première considération. C'est qu'il semble que Dieu ait voulu dans cette conduite témoigner l'ordre de son élection éternelle; car il est constant que le nombre de ceux qu'il a élus au salut est petit en comparaison de ceux qu'il a voulu laisser dans la misère, par une juste reprobation. La parole du Fils de Dieu y est formelle; car il nous assure, qu'il y a beaucoup d'appelés, Matth. 22: 14. mais peu d'élus: c'est pourquoi dans les jugemens solennels & exemplaires de la justice vengeresse, vous verrez peu de sauvez, contre un grand nombre de perdus. Dans le Déluge tous les hommes & toutes les créatures vivantes périrent. Il n'y eut que huit personnes épargnées: une seule famille flottante dans l'arche eut le bonheur d'échapper à cet effroyable naufrage, qui abîma toute la nature. Dans l'embrasement de Sodome tous les habitans de la ville & de la plaine servirent de proie aux flammes du ciel, & furent réduits en cendres; Loth seul & ses deux filles furent comme des tisons recoux du feu, & se virent garentis de cet horrible incendie. Dans la destruction de Jérusalem, qui est la plus lamentable & la plus affreuse que le monde ait jamais vuë, onze cens mille personnes furent ensevelies sous les ruines; tout le reste fut mis à la chaîne, & condamné

damné à l'esclavage qui est pire que la mort même, puis qu'il fait souffrir mille morts pour une : de tout ce grand nombre il n'y eut d'excepté qu'un Prince profelyte & ses freres, & quelque peu de Nobles qui s'étant joins à eux pour implorer la clemence de Tite, obtinrent leur grace, comme le remarque Joseph. De même donc dans ce jugement spirituel que Dieu exerça sur les nations, en les privant de son Alliance, il les envelopa toutes dans cette rejection déplorable, à la reserve d'Israël seul, qu'il voulut favoriser de sa conoissance & de sa grace. Tout cela pour signifier cette triste & douloureuse verité, qu'il y en a peu d'élus en comparaison des reprouvez, dont la multitude surpasse infiniment les autres, y ayant à-peu-près même proportion, qu'entre le petit peuple Juif, qui étoit la generation éluë, & toutes ces nombreuses nations qui couvroient la face de la terre, universellement en tous lieux. De vouloir aller plus loin, & de demander pourquoi il y en a si peu d'élus, ce seroit desormais une temerité manifeste & non excusable. Car ce seroit quereller Dieu sur ses grâces, dont il est le maître, qui sont absolument en sa liberté, & dont il pouvoit priver tout le genre humain, s'il lui eût plu; car tous étoient criminels, tous dignes de sa colere, & de sa malediction éternelle. Il pouvoit donc sans difficulté les faire tous servir

*De bello  
Jud. l. 7.  
c. 16.*

vir de victimes à sa vengeance, & les immoler à sa justice outragée. C'est à nous, non à murmurer de ce qu'il en a sauvé peu, mais à le remercier éternellement de ce qu'il en a voulu sauver quelques-uns, & ne nous perdre pas tous, comme il l'auroit pu faire sans reproche. C'est à nous à lui rendre graces immortelles de ce qu'il ne nous a pas traités, comme les Anges rebelles & apostats; car il les condamna tous sans exception, les précipitant tous depuis le premier jusqu'au dernier dans les abîmes éternels, pour y souffrir à jamais la punition de leurs crimes; au lieu que les hommes ayant imité leur revolte, & étant rendus coupables comme eux; Dieu par sa grande miséricorde en a daigné sauver une partie, & des enfers qu'ils avoient mérités avec les Demons, les élever dans le ciel, pour y regner avec les Anges Saints, & Fidéles. Ce nous est un sujet inexprimable de bénédictions & de loüanges; sur tout en cestems bienheureux, où nous vivons sous la Nouvelle Alliance de JESUS-CHRIST; car la différence des nations étant abolie par la predication de l'Évangile, qui apelle tous les hommes indifferemment au salut; il n'y a plus de peuple en la terre qui soit absolument sans esperance & sans Dieu au monde, puis que l'esperance de la vie éternelle est ouverte à tous les humains par tout l'Univers. Il les reçoit tous également en son Fils, qui

nous a racheté de toute tribu, de toute nation, de toute langue, par son sang, & en qui il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni Scythe, ni Tartare; mais tous sont un en ce divin Redempteur.

Benissons donc le Seigneur, Mes Freres, benissons le de toutes les puissances de nos ames; de ce que l'esperance ne nous est plus ôtée, & que Dieu ne nous est plus interdit, ni défendu dans le monde. Croyons sincerement en nôtre J E S U S, & nous pouvons tout esperer dans la communion de sa grace. Servons Dieu avec soin & en bonne conscience, & il sera nôtre Dieu, qui nous reconoitra infailliblement pour son peuple; car nous savons certainement maintenant qu'en toute nation, celui qui le craint & qui s'adonne à justice lui est agreable. O, Mes Freres, prenons bien garde de ruiner nos avantages par nôtre faute, & de tourner nôtre bonheur contre nous-mêmes par nôtre mauvaise conduite. Il est vrai que nous ne sommes plus sans Dieu comme les Payens, par la privation & l'exclusion de son Alliance. Il est vrai que nous ne sommes plus sans Dieu comme eux, par l'ignorance de sa nature adorable, nous le conoissions tel qu'il est, nous en avons des sentimens justes & raisonnables, & nous ne faisons aucun tort dans les maximes de nôtre Theologie, ni à l'unité, ni à la spiritualité, ni à l'immensité, ni à la sainteté, ni à la tou-

te-

te-puissance, ni à la gloire de son Être. Nous lui rendons à cet égard tous les honneurs qui lui appartiennent. Mais souvenez-vous bien, Mes Freres, qu'il y a plusieurs sortes d'Atheïsme, & que nous vous en avons marqué bien plus d'une espece. Je ne vous munirai point contre celui de l'existence de Dieu, car nous le croyons impossible, & nous sommes persuadés, que les plus grans impies, que les plus audacieux prophanes, & les plus horribles blasphémateurs, ne sont Athées que de la bouche, & qu'ils ne se defferont jamais de l'impression ineffaçable, que la nature leur a mise, touchant un Dieu, dans le cœur. Je ne m'arrêterai point non plus à l'Atheïsme de la providence. Car encore qu'il y en ait peut-être quelques exemples; c'est néanmoins une pensée qui me paroît si ridicule, si impertinente, si indigne de gens qui ont une étincelle d'esprit, que je ne veux pas vous en soupçonner, ni croire qu'il y ait parmi vous personne, dont la cervelle soit assez renversée, pour s'imaginer qu'un navire ne pouvant se conduire sans un pilote, ni une maison sans un maître, ni une ville sans un Magistrat, ni une armée sans un General, ni un Etat sans un Souverain, le monde ait pu se gouverner depuis tant de siècles sans un Dieu; & que cette grande machine, composée de tant de pieces différentes, inégales, contraires, qui toutes néanmoins s'accordent heureusement dans un



ordre si juste, dans un arrangement si parfait, dans des proportions si exactes, dans des vicissitudes si constantes & si réglées, que cette admirable machine, dis-je, se conduise toute seule & par hazard, pendant qu'une petite montre seulement ne sauroit marcher, sans une main qui l'ait faite, & qui la remonte sans cesse. C'est ce qui ne sauroit jamais tomber que dans la tête de ceux qui ont plus besoin d'éleboro, que d'instruction. Je toucherai donc seulement le dernier Atheïsme, qui est celui du service de Dieu: quand on nie la Divinité en la servant mal, ou en ne la servant point du tout, en lui faisant la guerre par des mœurs contraires à ses vertus, à ses volontez, à ses loix. Helas! cet Atheïsme dure toujourns, & la ruine du Paganisme n'y a presque rien changé. Les hommes sont toujourns Gentils à ce malheureux égard; ils vivent à la Payenne dans la Religion de J E S U S - C H R I S T; & il y a même des milliers de Payens, qui s'éleveront un jour en jugement contre les Chrétiens, parce qu'ils se trouveront avoir été beaucoup plus sages, plus justes, plus sobres, plus chastes, plus reglez dans leurs tenebres, que nous dans toute la splendeur de nos lumieres. O honte du Christianisme! O condamnation épouvantable de ceux qui le professent!

Car ne vous abusez pas, Mes Freres, l'Al-  
liance de J E S U S - C H R I S T ne vous sauvera

pas

pas toute seule. Encore que la porte de l'Eglise vous soit désormais ouverte, encore que la Parole de Dieu vous y soit annoncée, encore que ses promesses vous y soient adressées, encore que ses Sacremens vous y soient distribués; néanmoins vous ne lui en serez pas plus agréables, si vôtre vie ne répond à vôtre vocation & à vos mystères. Dieu vous regardera toujours comme des Payens, parce que vous en aurez les mœurs & les actions. Il vous considérera toujours comme des Athées, parce que le reconnoissant par vôtre créance, vous le meconnoîtrez néanmoins par vôtre conduite; & comme il disoit autrefois aux mauvais Israélites, Vous enfans d'Israël <sup>Amos</sup> ne m'êtes-vous pas comme les enfans des <sup>9:7.</sup> Ethiopiens? pour montrer que les Juifs malvivans ne lui étoient pas moins insupportables, que les plus noirs même, & les plus affreux d'entre les Gentils. Il ne faut point douter qu'il n'en dise autant des mauvais Chrétiens, & qu'il ne leur crie un jour dans l'ardeur de sa colère, Vous disciples indignes de J E S U S-CHRIST, ne m'êtes-vous pas comme les Payens des Indes, comme les pires de tous les Infidèles? Même les Chrétiens vicieux ont beaucoup plus à craindre que les malheureux Gentils; car si l'ignorance de ceux-ci ne les excuse pas, au moins diminue-t-elle sans doute l'horreur de leurs crimes, leur aveuglement fait en quelque sorte pitié: au

lieu que nos lumieres nous rendent de tout point inexcusables si nous en abusons. Ces rayons éclatans & evangeliques, qui nous éclairent, se tourneront enfin en des flammes devorantes pour nous brûler, si nous les deshonrons par les œuvres tenebreuses du peché.

Au nom de Dieu, Més chers Freres, pensons y bien, & puis que Dieu nous a craitez autrement que les Payens, proposons-nous aussi de le servir & de l'honorer d'une autre maniere. Nous sommes maintenant dans l'Alliance de Dieu; vivons donc comme les alliez de ce grand Dieu, comme son peuple, comme ses amis, comme ses enfans & ses heritiers. Ne flétrissons pas une si belle, si haute, & si glorieuse alliance par des actions reprochables, qui nous en rendent indignes. Respondons à nôtre condition; soyons veritablement ce que nous sommes, Chretiens d'effet, aussi bien que de nom; Chretiens au dedans comme au dehors; Chretiens par nos actions, aussi bien que par nôtre profession & nôtre batême. Souvenons-nous de l'exhortation de Saint Pierre, qui disoit, Les tems passez doivent avoir suffi pour accomplir la volonté des Gentils; quand nous conversions en des insolences, en des convoitises impures, en des yvrogneries, en des gourmandises, en des buveries, & en des excés abominables. Songeons à changer de train,

2. Pier.  
4: 3.

train, puis que nous avons changé de discipline, afin que le tems qui nous reste en la chair, nous ne vivions plus selon les convoitises des hommes, mais selon la volonté de Dieu. Ainsi bien loin d'être sans esperance & sans Dieu au monde, nous nous trouverons dans un état tout contraire, qui nous remplira de consolation & de joye. Nous aurons une ferme esperance des gloires du ciel, des felicitez de l'autre vie, & du bonheur admirable de la resurrection. Et cette esperance ne nous confondra point, parce qu'elle est apuyée sur des promesses plus inébranlables que les colonnes des cieux, & les fondemens de la terre. Cette sainte esperance nous soutiendra, & nous fortifiera dans tous nos combats: nous jouira dans tous nos ennuis, nous rendra plus que vainqueurs en toutes choses, & nous fera triompher de la mort, au milieu de la mort même. Avec cette esperance des biens à venir, nous aurons encore la jouissance des biens presens; car nous posséderons Dieu en ce monde: & qui a Dieu pour soi, & avec soi, ne sauroit manquer de rien. Nous le posséderons par la foi, qui nous remplira de sa conoissance; nous le posséderons par la charité qui nous enflammera de son amour; nous le posséderons par son Esprit, qui nous comblera de ses graces; & enfin nous irons le posséder là haut par la contemplation de sa face bien-

heureuse, qui nous couronnera de toutes ses gloires. Dieu nous en fasse la grace, & à lui Pere, Fils, & Saint Esprit, soit honneur & gloire aux siècles des siècles. A M E N.

**LA**